# Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 17 février 1777

Expéditieur(s): D'Alembert

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

#### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

# Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 17 février 1777, 1777-02-17

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN : <a href="https://eman-archives.org/dalembert/items/show/991">https://eman-archives.org/dalembert/items/show/991</a>

### Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe suis toujours comblé et pénétré des bontés de Votre...
RésuméLents progrès de sa « convalescence morale ». Espère pouvoir aller le voir.
Le roi d'Espagne. Difficultés financières de Volt. : manque de secours pour son établissement de Ferney depuis le départ de Turgot, retard dans le paiement des rentes du duc de Bouillon, du maréchal de Richelieu et du duc de Würtemberg.
Justification de la datationBelin-Bossange p. 383-384, date du 27
Numéro inventaire77.06
Identifiant882
NumPappas1607

### **Présentation**

Sous-titre1607 Date1777-02-17 Mentions légales

• Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

### Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 181, p. 67-69
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

# Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

# **Description & Analyse**

Analyse/Description/RemarquesBelin-Bossange p. 383-384, date du 27 Auteur(s) de l'analyseBelin-Bossange p. 383-384, date du 27 Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

# Preus XXV, 181, pp. 67-69 17 fluxica 1777 D'Alembert à Frédéric II

Papps 1607 Inv. 882

# AVEC D'ALEMBERT.

67

viraie malheureusement : qu'un fait souvent des vœux meonidéré en souhaitant une longue vie à ses amis. Si Pompée était
mort à l'arente, où il fut attaqué d'une fievre chande violente.

I aurait éte enterré avec toute sa réputation, et n'aurait pas vu
irir sa république. Si le fameux Swift était mort à temps, és
lomestiques ne l'arraient pas montré pour de l'argent lo squ'il
levint imbécile. Si Voltaire était mort l'année passée, il n'aurait pas essuyé tous les chagrins dont il se plaint si amèrement.

Laisons donc agir les vagues destinées, et, sous nous embarraser de la durée de notre course contentons-nous de souhaiter
qu'elle soit heureuse.

Le neven dont vous me félicite, n'à pas pousse sa carrière au dels de trois jours. Je pense comme je re sais quel peuple de l'Afrique, qui pleurait à la naissance des enfants, et fétait leur mort, parce qu'il n'y que ceux qui meurent qui soient à l'abri des chagrins et des infortunes innombrables auxquelles les hommes sont sujets. Je ne vous dis rien au sujet de la nouvelle auxèe; elle rera assurément heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le plaisir de voir le sage Anaxagoras et de l'assurer de vive voix de men estime. Sur ce, etc.

# 181. DE D'ALEMBERT.

SINE.

Paris, 17 feerier 1777

Je suis toujours comblé et pénétré des bontés de Votre Majesté, et de l'intérêt qu'elle vent bien prendre aux progrès de ma convalescence morale. Ces progrès, Sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me distrait sans donte, et la conversation paraît quelquefois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail on de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et bolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma

\* December 1, 11, p. 13, 11, p. 13, 11, 1, XXIII p. 13;

3:

solitude m'épouvante et me glace, et je ressemble à un homme qui verrait devant lui un long désert à parcourir, et l'abime de la destruction au hout de ce désert, sans espérer de trouver la un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abime, et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'aperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la sottise d'entretenir V. M. de mes idées lugulores, qu'elle-même vent bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ses pieds tous les sentiments de respect, de reconnaissance et d'admiration dont je suis depuis si longtemps pénétré pour elle, et du honbeur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé, en ce moment, ne soit pas trop home, et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre soit très-sensible à ma frèle et pauvre machine, j'espère rependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des hontés de V. M., et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis, je m'accroche où je pois pour me sonlager, et je peuse quelquefois que j'ai du moins le honlieur de ne pas vivre en Espagne, et de n'avoir pas les impuisiteurs à craindre. Il est en effet bien homiliant pour un sonverain, comme le dit V. M., de se mettre ainsi, lui et ses fidèles sujets, à la merci d'un jacobin. Oh! que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle faisait en instituant la confession! Vivent les princes qui ne se confessent pas!

Voltaire n'a point de euche blauche; mais il a tonjours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu tranquillisé en ce moment sur cette Bible expliquée et commentée par les aumôniers de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque V. M. ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dout il est en ce moment très affligé; c'est que son établissement de Ferney lui devient très à charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'est plus en place. Il écrit à V. M. qu'il est ruiné; cela n'est pas tout à fait veni, et il fait taut de bieu à

ses malheureux vassaux, que je serais très-faché que cela fut. Mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, monseigneur le due de Bouillon, monseigneur le maréchal de Richelien, et avant tout monseigneur le duc de Würtemberg. Il n'y a pas, dit+on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les sits de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les mees des Würtemberg, des Bouillon et des Richelieu. Oh! que V.M. a bien raison sur les maux de tonte espèce dont est semée naire malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples l'Afrique qui pleuraient la naissance des enfants, et non pas leur met! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous con--der, c'est que ces maux liniront, et qu'il vaut mieux, comme ondit, tard que jamais. J'espère au moins, Sire, que mes maux a linirant pas sans avoir été adoucis par le bieu que j'espère. dui de faire encore une fuis ma cour à V. M., et de lui renouseler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle ie semi jusqu'à la fin de ma vie, etc.

### 182. A D'ALEMBERT.

Le Mura 1277.

es remèdes de l'ame opérent lentement, mon cher Anaxagoras, proportion de la violence du mal dont vous avez senti l'atteinte, dre convalescence ne saurant être plus avancée qu'elle ne l'est, faut continuer à vous servir du tonique de la géométrie, auuel nous ajouterons l'exercite du voyage et la dissipation que 
es objets nouveaux et ariés vous présentement; et petit à petit 
eus rétablirons le aime dans votre âme, non par au point d'efacer la mémoire précieuse de ce qui vous était si cher, mais bien 
requa vous rendre la vie plus supportable. Quand on est dans 
la âge, on répare la perte de ses amis par de nouvelles conune sances; ceux qui, comme nous, se sentent chargés du poids